

P O R T R A I T S



**DJIBRIL DIOP MAMBETY**

Réalisateur sénégalais de « Hyènes » (sélection officielle)

# Le retour du passeur de rêves

**D**jibril Diop Mambety est un homme qui sait attendre. *Touki Bouki* son film le plus connu — et, selon certains, le meilleur jamais tourné au Sénégal —, a mis treize ans pour aller de Cannes à Paris. En 1973, présenté à la « Quinzaine des réalisateurs », il est accueilli avec enthousiasme. La même année, à Moscou, il reçoit le Prix de la critique internationale. Deux ans plus tard, il débarque enfin sur les écrans de Dakar, mais n'y reste que quatre jours.

*Touki Bouki* circule ensuite dans tous les festivals du continent noir et devient petit à petit un film culte, statut auquel le prédisposent sa liberté de ton et sa facture toute de rapidité, de mouvement, d'ellipses et de senti-

ments extrêmes. C'est en 1986 seulement que ce feu d'artifice d'images sort à Paris, qui découvre l'odyssée d'un tout jeune couple de rebelles, leur tentative de quitter un monde clos et de monter sur le paquebot, *l'Ancerville*, que la femme seule prendra et qui la mènera vers l'Europe. Quand il a fini *Touki Bouki*, son réalisateur avait 27 ans; quand les écrans parisiens l'accueillent, il a passé le cap de la quarantaine.

Pour réaliser *Hyènes*, son ciné-rêve suivant, il faudra encore du temps et de l'énergie à Djibril Diop Mambety: six ans pour que cette adaptation personnelle de *la Visite de la vieille dame* d'Alfred Friedrich Dürrenmatt soit présentée en sélection officielle. Djibril Diop Mambety a aujourd'hui

quarante-sept ans, mais il n'a pas beaucoup changé.

Il est toujours grand, mince, élégant. Son visage, qui ressemble à celui de Miles Davis, est toujours éclairé par un sourire étrange, emprunt d'une certaine tristesse. Plus que jamais il est ce mutant issu de la tradition africaine, de l'islam noir, qui, rompant avec son héritage, est devenu un passeur.

Il est né en 1945 dans l'agglomération dakaraise, à Colobane, dont l'imam est son père. Tout jeune, il se passionne plus pour la rue et le cinéma d'action (« *il n'y a que le western qui soit vraiment du cinéma* ») que pour les sourates. « *Mon père ne m'en a jamais voulu*, explique-t-il, *au contraire.*

*maintenant il est devenu mon principal supporter.* »

Il rêve aux acteurs, par exemple à Gary Cooper dans *Le train sifflera trois fois*. C'est d'ailleurs ce métier qu'il exerce d'abord. Après l'adolescence, il devient en effet sociétaire du Théâtre national Daniel Sorano à Dakar. En 1965, il passe à la réalisation cinéma avec la première version de *Badou Boys*, dont la seconde obtiendra, en 1970, un tanit au festival de Carthage.

En 1968, Diop Mambety, comme plus tard l'héroïne Ramatou de *Touki Bouki*, embarque sur le paquebot *Ancerville* et part pour l'Europe. Depuis, il n'a cessé de parcourir ce continent en tous sens, faisant souvent halte à Paris où il acquiert amis et habitudes.

En 1969, il réalise un court métrage. Quatre ans plus tard, c'est *Touki Bouki*. Djibril Diop Mambety a déjà l'idée de lui donner une suite. Il imagine que, des années plus tard, Ramatou, qui a quitté l'Afrique, revient à Colobane. Elle est devenue très riche et règle ses comptes avec les gens qu'elle a connus autrefois et qui, eux, n'ont pas bougé.

Le script mûrit jusqu'au jour où « *une amie allemande* » lui a dit: « *"Mais ton histoire ressemble à celle de la Visite de la vieille dame de Friedrich Dürrenmatt." Je me suis sorti de mes oripeaux de prétentieux et j'ai décidé de lire et de suivre cette œuvre.* »

Le cinéaste prend alors contact avec l'écrivain, et se régale encore d'une exclamation que celui-ci lâche un jour à son propos: « *On m'a dit qu'il y a un nègre fou qui veut porter ma pièce au cinéma.* » Dürrenmatt est enthousiaste et les deux hommes vont devenir amis. « *Même après sa mort, il reste mon premier spectateur.* »

Il faut encore tourner *Hyènes*, ce qui ne va pas être simple. « *Je me suis d'abord servi de la Fête de l'Humanité, en 1987, pour tourner quelques scènes et figurer ce peu de splendeur et de gigantisme que je ne pouvais me payer au Sénégal.* » Puis le tournage s'interrompt.

On commence à parler de *Hyènes* comme d'un serpent de mer, la chimère de Mambety.

Par bonheur, le Suisse, Pierre-Alain Meier (Thelma Film AG) veille. « *Ce curieux gamin qui a la faculté d'aimer ce dont les autres ne veulent pas* » (dixit Djibril) est alors en train de produire *Yaaba* du Burkinabè Idrissa Ouedraogo. Ce qui ne l'empêche pas de s'intéresser au projet de Mambety Diop. Il commande à celui-ci un documentaire sur le tournage de *Yaaba*, évalue le budget de *Hyènes* (10 millions de francs), s'associe avec Rozanes (ADR production), tout aussi passionné que lui par cette aventure. Après un faux départ dû à une pellicule défectueuse, le film est enfin réalisé au printemps 1991 à Gorée, à Colobane, au Sénégal.

Sur le plateau, DDM, comme l'appellent les Dakarais, n'a rien perdu de son sens de l'humour et de la fête. Il dirige toujours ses acteurs et techniciens avec douceur et persuasion. Il possède plus que quiconque ce charme qui lui permet de faire aller les gens où il veut. De plus, il tient toujours fermement à cette vision du monde très particulière, qui ressort plus du surréalisme ou de l'univers du conte que du naturalisme. Et cela même si le propos de son film est dur: « *C'est une femme blessée qui revient chez elle et dit: "Le monde a fait de moi une putain, je ferai du monde un bordel."* »

*Hyènes* est aujourd'hui bouclé, monté, mixé, sous-titré, prêt à être livré aux festivaliers. Djibril peut penser à son long métrage suivant (déjà écrit) et à d'autres choses. A son association *Yadakone* (le Robin des Bois oulof) qui veut défendre l'enfance sénégalaise. Il affirme que sa vie ne sera pas transformée par cette sélection cannoise, qu'il montrera de toute façon son film, cet été à Locarno, sur la Piazza Grande. En hommage personnel à Dürrenmatt, son ami disparu.

Il persiste à porter sur toute cette agitation son œil le plus ironique. Sage un peu fou, Dyonisos africain, il aime répéter: « *Ne t'inquiète pas, j'ai tout le désert devant moi.* »

Edouard WAINTRUP